

– Les références bibliographiques relatives aux œuvres citées dans le texte sont abrégées et sont référencées à la fin de chaque partie de l'ouvrage.

PRÉAMBULE

Le meilleur antérieur

*Que de talents perdus.
Quelles vies passées à côté de la vie.
On ne vit que lorsqu'on résout le problème
impérieux et nécessaire, utile et fécond,
de faire avancer sa génération, de lui apporter le bonheur.*

LE CORBUSIER, *Carnets*.

Je suis né en 1973.
Cinq ans plus tôt, mes parents s'enfièvent aux manifs ; cinq ans plus tard, ils divorcent « à la cool », et je connais *Hair*, les Beatles, Léo Ferré par cœur.

Mon père rêve de psychanalyse, d'existence artistique, d'humanité moins conne. Il déborde d'ardeur et d'utopie.

Ma mère naît en mai 1968. Première bouffée de dire, premiers pas dans la vie véritable. « Comme si l'angoisse et les non-dits qui m'empêchaient de m'ouvrir aux autres éclataient tout

d'un coup sur la place publique, et que tout le monde éprouvait la même chose, que tous ensemble, on guérissait!»

Mais moi, j'eus le Mai triste. Ivresse essentielle que je ne pourrai jamais goûter; fête où mon avenir se jouait sans moi. Le meilleur antérieur – longtemps, j'en fus malade.

Une chape de plomb

Je n'étais pas le seul ado né à la fin des Trente Glorieuses à avoir appréhendé la grise mine que la vie d'adulte nous faisait d'avance, dans des domaines qui auraient normalement dû nous régaler.

Les premiers jeux sexuels, gymnastiqués par l'éducation pornographique, perturbés par la hantise du sida. – «Mai-68, les amours purs...»

La course aux diplômes, aux podiums, qu'un chômage d'enfer et une sélection inexorables attisaient. – «Mai-68, les jobs faciles...»

Et ces traquenards de masse qui ankylosaient nos élans: télé-buvard de temps, publicité envahissante, hymne au fric et débats bidons. – «Mai-68, la pêche et l'intelligence...»

Ras-le-bol de votre Mai paradisiaque! Votre machine à humilier vos enfants! Drôle d'héritage sans héritiers, que votre président a mille fois raison de vouloir «liquider». Sauf que lui, en bon néoconservateur, pleure «l'autorité de l'État», «l'identité nationale», la Famille et la Discipline, bafouées; tandis que je peste contre un album photos qui refuse d'accueillir ma génération dans ses pages, mais se veut bible des marches à suivre et des idées à cogiter. Mai-68: cul-de-sac en forme de rébellion, bonne conscience de gauche en forme de fatalité.

Le meilleur antérieur

Hormis quelques rares combattants toujours à l'œuvre, et pour cela humbles et passionnés, les «soixante-huitards» – ceux qui ont fait la *guerre* de 68 – ont tout lu, tout su, tout vu, tout bu. Et si le mécréant ajoute: «tout cru», ils lui tombent dessus avec du «vous, c'est pire!», sans un instant remettre en question leur responsabilité dans *notre* enfer. Non contents de railler le moindre de nos coups de gueule, la moindre de nos victoires, ils ont écrasé la promesse que nous étions avec leur souvenir sacré et son folklore sans prises – étreintes, chansons, pavés, audaces, s'éloignant *smorzando* de l'instant *t* du Printemps des merveilles. Ils nous ont planté Mythe-68 dans le dos et «Quelle vie de merde!» pour destin. Même ceux qui n'avaient que neuf ou dix ans à l'époque trouvent encore à bisquer. Comme si, du haut de leurs trois pommes, ils avaient pris le pouls d'une société en extase, et la sève, et le sang, et que ce riquiqui vécu leur assurait à tout jamais un ascendant existentiel, culturel, politique et moral sur leur descendance.

Pour nous, *par eux*, la révolution a déjà été faite, les colères ont déjà été clamées, les solutions trouvées, les désirs désirés, la messe dite. Aussi, de quoi aurions-nous pu nous plaindre, nous autres, les privés de Mai, d'auréole? Nous n'avions plus qu'à.

Plus qu'à quoi? Rééditer l'exploit? Impossible: les temps ont changé. Rééditer l'échec? Impossible: nous en sommes l'écume. Plus qu'à suivre? Impossible: nous lisons trop peu, nos graffitis ne signent pas la ferveur mais platement nos surnoms. Plus qu'à les applaudir, donc. Et nous taire en les trahissant.

Aucune sérénité transmise. Aucune confiance en nos capacités d'analyse et d'affranchissement. Pas même une incitation à l'utopie. «Le désir fut pour toute une génération comme un astre de référence. Il n'est plus aujourd'hui qu'un satellite d'observation.» Jean Baudrillard, merci!

Nous : la génération « bof », « Casimir », *Starsky et Hutch* et *Capitaine Flam*. Génération « pourrie gâtée », mal révoltée, « sans humour » ni colonne vertébrale, à ce qu'il paraît. Cadets « plus réacs » que leurs aînés... Sommes-nous donc nés pour les décevoir ?

1968 fut partout l'année où la jeunesse ébranla le monde, de l'Italie au Japon, de la Turquie à la Tchécoslovaquie, du Brésil au Congo-Kinshasa. Ce fut toutefois en France, et en mai-juin, que les soubresauts atteignirent le degré maximal sur l'échelle du désaveu des pères – assez de vétérans nous l'ont rabâché. Quand une consœur états-unienne, Meta Wagner, pointe le « complexe d'infériorité » de la « génération d'après », grandie « dans l'ombre parce que la génération précédente nous masquait le soleil », un trentenaire français devrait surtout parler du « complexe de supériorité » de la « génération 68 », si sûre d'avoir accompli à vingt ans et quelques ce que plus personne n'osera faire depuis : être jeune et mondiale, non dans la consommation, mais par la contestation.

« La génération des années 1960 a grandi et merdé », nuance Meta Wagner. « Ils se sont coupé les cheveux, ont mis des soutiens-gorge, ont fait des enfants, se sont installés dans des banlieues résidentielles, ont fricoté avec leurs stagiaires, ont roulé leurs actionnaires dans la farine, ont écrit des livres new age et ont inventé le cappuccino à 4 dollars. » Non seulement ils ont renoncé à leurs idéaux, mais encore ils nous ont zappé de l'histoire.

« La génération d'après n'a pas d'histoire à raconter... ni sur le Vietnam, ni sur les trips à l'acide, ni sur les manif's pour la paix, ni sur l'amour libre, et j'en passe... Pis, nous n'avons même pas de musique dont nous pourrions être fiers », insiste Meta Wagner. Sûr que le disco ne fait pas le poids face à Bob Dylan, Janis Joplin, les Beatles ou Marvin Gaye ! Même chose pour le cinéma : Robert de Niro, Al Pacino, Martin Scorsese, Francis Ford Coppola restent pour beaucoup des références inégalées.

Le meilleur antérieur

« Très vite ont été balayés les espoirs de mai 1968 », déplore pour nous Arlette Farge qui, elle, a participé au Mai français. À son tour, l'historienne dénonce ceux qui ont retourné leur veste pour profiter de la hiérarchie qu'ils condamnaient la veille, dans le monde journalistique et universitaire, notamment :

Échec d'une génération qui n'a pas su transmettre son savoir, son élan, sa générosité, ni pousser en avant les générations suivantes, mais les a au contraire « coiffées », comme on recouvre une terre d'une chape de plomb. Le constat persiste d'une génération qui n'a pas su « enfanter » ses successeurs ni faire essaimer ses idées de liberté.

Corrigeons le « qui n'a pas su » en « qui n'a pas voulu », et nous y sommes ! Non pas maladresse, mais entreprise de *castration* ?

Car l'essentiel, en France, n'est-il pas beaucoup plus profond qu'un hit-parade d'icônes ? Genre « chape de plomb » intentionnelle, refus d'être mis en difficulté par ses enfants ? Les « soixante-huitards » et leurs adversaires, déçus ou apeurés par l'explosion de Mai, se sont-ils en réalité vengés sur nous ? Ne réactivent-ils pas sans cesse leur chamaillerie pour continuer de nous priver du dire et du faire ? Et pour jouir de ce châtiment qui nous infantilise ? La déprime nerveuse des années 1980 – notre enfance –, avec son tourbillon d'inquiétudes, de cynisme et de besoins stériles, n'a-t-elle pas été *motivée* pour étouffer nos possibilités de lucidité et d'insurrection ? On ne discerne plus rien dans la pression et le tout-se-vaut ; on ne s'insurge pas dans la mortification et le *cocooning*. On se conforme et l'on tient bon.

En France, épïcêtre du séisme 68, la révolutionnrite verbale se transmet par un simple éternuement, l'arrogance enfile vite, l'autodérision est en rupture de stock. Chacun est passé roi dans l'attribution éhontée des faits d'armes et des conquêtes des autres. La République : le triomphalisme par procuration. Cette cavalcade vers la médaille en chocolat – et les lauriers

qui lavent – explique que *tous* les Français ont pris la Bastille en 1789, *tous* épaulèrent Ledru-Rollin et Lamartine durant la révolution parisienne de 1848, *tous* furent Communards (fait saugrenu, quand on y pense!), *tous* participèrent à la Résistance contre les nazis (fait rebattu, *pour* qu'on le pense), enfin, cela va sans dire, *tous* les Français remuants en 1968 eurent leur Mai de gloire, soit contre, soit pour, en tout cas héroïquement actifs, au cœur des derniers « évènements » en date de l'histoire du pays.

Voilà pourquoi, quarante plus tard, ça n'en finit pas de se chicaner, de se harceler. Qui a gagné? Qui a perdu? Qui a trahi? Révolution ratée, héritage à liquider ou réforme réussie? Mai-mœurs? Mai-culturel? Mai-politique? Mai-décadence? « CRS = SS: quelle outrance! », « *Sous les pavés, la plage*: quelle poésie! », « *Jouir sans entraves*: quelle indécence! », « *Interdit d'interdire*, quelle monstruosité! »...

Quarante ans plus tard, ils s'écharpent encore, autour d'un pot de miel hors de notre portée. Leur butin, leur bataille, leur trophée. Notre inanité.

On apprend peu à leur contact; tout et son contraire a déjà été dit dans des centaines d'ouvrages, des milliers d'interviews, des commémorations truquées, des anecdotes éparses. De quoi se souviennent-ils vraiment? La plupart, uniquement de la bouffée d'oxygène qu'apporte tout séisme social quand il secoue l'ordre moisi. Les autres, plus érudits, ramènent tout à leurs marottes, leurs états d'âme *présents* ou leurs chères théories. De vieux marxistes vous récitent Marx, les nostalgiques vous la jouent « c'était fou », les ex-maoïstes se réfugient dans le tout-religieux ou le tout-psy – leurs trous de souris.

Ils n'en peuvent plus de relire Mai. Ça se pavane, ça plastronne, ça pose. Ça ressuscite le cadavre pour se refaire une beauté à gauche, après une promenade de santé à droite. Ça

Le meilleur antérieur

s'avachit dans le libéralisme tout en passant en boucle ses éclats de jeune anar. Ça perroquète que 68 a tout récusé, a tout cassé, a ouvert grand la porte au « laxisme », à l'« hyperindividualisme », à l'« antihumanisme » et autres mots responsables de tous nos maux... Pour ces vétérans de 68, l'important consiste à se servir des événements pour régler leurs comptes avec leurs adversaires *du jour*. Voici quarante ans qu'ils ne veulent pas comprendre, font semblant de ne pas comprendre, pour conserver à Mai sa qualité d'alibi à palabres, à parades, et à éviction de ma génération. Oh! regardez-les se comparer « sans entraves », ces m'as-tu-vu-quand-j'avais-ton-âge! Quel festival de paons! Notre cauchemar persistant.

Car plus ça s'agite de la sorte, plus ça réduit la vision politique à la lecture politicienne, voire à la tactique marketing – « réduction du citoyen à un consommateur d'expertise », selon l'historien Christopher Lasch –, au point d'avoir plongé ma génération dans une crise de confiance généralisée, qui non seulement rend la politique impraticable, mais aussi la pensée tout court.

Réinventer le monde

La pensée. Il en était tellement question, en France, en mai, en 1968! C'est ce que nos aînés ne veulent plus voir en face. Ça pensait, ça parlait, ça écrivait de partout; aujourd'hui, ça n'en dit plus rien. C'est peut-être cela qu'il faudrait rétablir: la pensée, l'ouragan de pensées de mai-juin 1968. Manuel Castells s'en souvient plaisamment:

Que faisaient-ils et que voulaient-ils? Tout et rien. Ils voulaient tout changer, mais pour savoir comment faire ils se réunissaient et discutaient toute la journée (la nuit étant réservée à la libération sexuelle). Naturellement, sans parvenir au moindre accord ni à la moindre décision.

Et le sociologue va même jusqu'à subordonner la plus grande grève générale de l'histoire de France à cette explosion *intellectuelle*. On n'aurait pas arrêté de travailler pour militer, mais pour penser :

Bien sûr, comme tout le monde discutait, personne n'avait le temps de travailler : il y eut donc une grève générale pendant près d'un mois. Non pas tant parce qu'on avait envie de faire la grève que parce qu'il y avait des choses plus importantes à faire, comme de réinventer le monde.

« Réinventer le monde » : combien de fois ai-je entendu ces trois mots à propos de Mai ! Non pas le Mai des pipeuls ou des politisés, mais celui des anonymes ; celui des millions de témoignages dont ma génération a soupé depuis plus de trente ans, de bouches à oreilles, de sourires en soupirs.

« Réinventer le monde »... J'avais toujours imaginé qu'il s'agissait d'une lubie bien futile, entre crise d'ados attardés et parlotte de comptoirs. Pourquoi ce préjugé négatif ? Parce que les « officiels » de Mai n'ont eu de cesse d'en ringardiser la dimension intellectuelle, et ce, par les contrevérités les plus grossières. Henri Guaino, par exemple – le conseiller du président qui lui inspira le virage anti-Mai de sa campagne de 2007 – : « Mai 68 condamne l'esclavage salarial, mais aujourd'hui cela n'a plus de sens, nous avons changé de monde. Être salarié aujourd'hui est plutôt vécu comme une libération. » Les millions de travailleurs pauvres apprécieront...

En mai-juin 1968, qu'écrivait-on sur les murs au sujet de la « valeur travail » – que les principaux candidats des dernières présidentielles entendaient réhabiliter ? « Les gens qui travaillent s'ennuient quand ils ne travaillent pas. Les gens qui ne travaillent pas ne s'ennuient jamais. » Cela soulève tout de même des *problèmes* autrement plus subtils qu'une revendication syndicale ! Comme : « Qu'est-ce qu'un travail passionnant ? Qu'est-ce

Le meilleur antérieur

qu'un travail dégradant? L'ennui est-il le corrélat d'un travail accompli par nécessité et non par choix?» Et ce dessin de Sempé: des ouvriers qui s'abrutissent sur une chaîne de construction d'automobiles sortent des ateliers, tout heureux d'en avoir fini avec ce travail d'automate; puis l'on retrouve les mêmes dans les voitures qu'ils ont construites, pare-choc contre pare-choc, sur une grande route nationale, le dimanche. En voilà, une «condamnation de l'esclavage salarial» qui suscite des *questions* bien dérangeantes et toujours actuelles! Comme: «L'opposition travail/loisir n'est-elle pas fondée sur un préjugé idéologique des plus discutables? À partir de quel moment travailler pour vivre devient-il vivre pour travailler?»

À force de caricaturer ou d'historiciser les propos de Mai («Mai 68 répondait aux années 1960»...), ceux qui se font mousser par leur «vécu» des événements enterrent ces derniers sous la boue ou les fleurs. Seulement voilà: les vues de Mai résistent à l'historicisation. Le dessin de Sempé et le graffiti cités plus haut restent bel et bien d'actualité. Quant à la caricature, elle est peut-être rendue aisée par l'exagération des propos de l'époque, mais il suffit de lire quelques tracts ou revues pour être soudainement saisis par leur contenu... *philosophique!*

J'exagère? Mon aversion du «meilleur antérieur» ne me porte guère à la louange; en envisageant cet essai, je comptais même «liquider» Mai – dans le sens nietzschéen d'oublier, de tourner la page, de passer à autre chose. Mais les écrits restent, magma latent. Et ceux de Mai ont de quoi chauffer le philosophe dès qu'il leur accorde du poids et de l'attention. En effet, à passer en revue les graffitis-aphorismes, les articles, les tracts de l'époque avec leurs thèses, leurs idées audacieuses, leurs interrogations, leurs critiques radicales, leurs expérimentations, une question se pose, que la majorité des participants d'alors, pris dans la spirale jubilante des événements, n'ont jamais posée: et si la déflagration de Mai était d'essence philosophique?

Non pas dans la mesure où des dogmes et des écoles de pensées s'affrontaient, mais parce que la masse s'est mise à philosopher, à «réinventer le monde»; à combattre le néfaste des préjugés et à rechercher le bien-fondé des traditions, des certitudes, des mœurs, des valeurs et des institutions. «Philosophie: poétise la marche du monde et la place de l'humain en ce monde», écrit pour nous l'artiste Clément Pansaers, en 1920. Une définition qui fleure bon Mai.

Elle expliquerait en effet pourquoi les dogmes fondamentaux de l'époque furent si vertement tancés – la patrie éternelle, le christianisme officiel, la famille patriarcale, la discipline scolaire et l'éthique de l'effort –; mais aussi pourquoi ce déchaînement d'utopie, cette «poétisation» constante qui aurait pu déboucher sur une ère de l'invention, hélas! vite rattrapée par l'ère de la victimisation geignarde.

L'utopie alliée à la critique, l'imagination alliée à la philosophie: les événements de mai-juin 1968 tiennent-ils de cette innovation-là? Le «meilleur *antérieur*» laisserait alors soudain rayonner l'idée d'une «philosophie révolutionnaire», peut-être capable de résorber la sinistrose politique *actuelle* en mobilisant enfin les générations «d'après».

Mai, philosophie révolutionnaire et révolution philosophique? Hypothèse d'autant plus séduisante qu'en mai-juin 1968, le concept de «révolution» ne colle pas avec son acception politique et dogmatique. Il est lui aussi en mue. Il tend à désigner autre chose que la révolution des classes exploitées que préconise la vulgate marxiste, alors imbibant tous les esprits.

Celle-ci se résumait *grosso modo* à cinq vérités piliers, que l'on psalmodiait tourné vers l'Est. 1/Le travail est la source de toute valeur. 2/Le travail produit une valeur bien supérieure à sa maigre rémunération. 3/Le surplus tombe dans la poche de

Le meilleur antérieur

la classe possédante. 4/Les capitalistes ont besoin du chômage (une « armée de réserve ») pour maintenir des salaires bas. 5/le système préférant les choses – et particulièrement l'argent – aux gens (« le fétichisme de la marchandise »), tout ce qui vaut la peine d'être vécu est mesuré à sa valeur d'échange. Avec Marx, Mai en reste là, n'en déplaît pas aux marxistes chevronnés. Les slogans utilisant le mot « révolution » montrent assez qu'il s'agit d'une tout autre affaire : « La révolution commence où commence le plaisir », « Prenons la révolution au sérieux, mais ne nous prenons pas au sérieux », « Une révolution qui demande que l'on se sacrifie pour elle est une révolution à la papa », « La révolution, c'est une initiative », « Un révolutionnaire est un danseur de cordes »... La révolution vantée par Mai relève plutôt de la voltige – légèreté, danse, plaisir, jeu – que de la colère populaire, avec fusils brandis et « Ah ! Ça ira ! »

Et si l'on observe sans *a priori* la théorie révolutionnaire de Mai, la voltige festive cède la place à de la haute voltige philosophique. Soit par exemple un tract, « Avant-projet d'une révolution culturelle et sociale » (Censier), qui transforma mon fiel contre le « meilleur antérieur » en étonnement et en avidité :

Une révolution n'est pas un projet. Elle est une dynamique propre qui s'impose d'elle-même, un mouvement créant sa propre idéologie et ses modes d'action dans un même processus révolutionnaire. [...]

Une révolution se réalise dans la remise en cause globale et radicale d'une société et de tous les rapports qui la régissent ainsi que de tous les modes de pensée qui sous-tendent ces rapports. [...]

L'action sans idéologie est aveugle. L'idéologie sans action est impuissante. [...]

L'idéologie révolutionnaire ne peut être que *critique* et *dialectique*. Elle refuse d'être un dogme et se dépasse continuellement à travers ses propres contradictions.

On a l'impression ici de pénétrer dans l'alcôve d'une genèse, celle qui fabrique la méthode d'une nouvelle philosophie pratique, qui refusera de fuir le réel et le social dans l'abstraction, mais au contraire partira d'eux et agira sur eux. Philosophie « critique et dialectique », jugeant les préjugés, mettant les valeurs en crise, et puisant dans ses contradictions internes sa vitalité créatrice. Philosophie opératoire: en prise avec la réalité, l'analysant, la disséquant, la transformant et se transformant avec. Philosophie vivante – comme on parle de « langues vivantes ». Et si le printemps 1968 était l'une des saisons les plus philosophantes que la France ait jamais connues ?

« L'idéologie révolutionnaire n'est pas une vision de l'homme, une philosophie du monde à réaliser dans un avenir plus ou moins lointain », poursuit le tract. « Elle réalise continuellement l'homme et la philosophie dans son action et son expansion auto-réalisante. » Mai-68: révolution permanente de l'humain et de la philosophie ? « Une situation est révolutionnaire quand une idéologie et une action révolutionnaire apparaissent ensemble et dans le même mouvement. Une révolution ne se prévoit pas, sinon elle ne serait pas révolution. »

Qu'avons-nous là, sinon ce que nos aînés ne nous ont jamais dit ? À savoir, qu'il s'est joué au printemps 1968 une révolution qui a trait ni à la seule politique, ni à la seule culture, mais à une position plus haute qui englobe ces deux dimensions en les interrogeant: la philosophie – « la conscience lucide d'une civilisation », pour reprendre la définition du philosophe musulman Mohammed Arkoun.

Et combien de textes, lus avec le recul et le dégagement nécessaires, témoignent de la nature philosophique de la « prise de conscience » de Mai ! On passait bien la civilisation capitaliste à la moulinette critique et à la poésie, et les conclusions de l'examen n'étaient pas jolies, jolies.

Le meilleur antérieur

« Les hommes se sont révoltés contre le misérable destin qu'on voulait leur vendre, et leur révolte a porté un coup terrible au monde des marchands », analyse ainsi un autre tract du Comité d'action Censier :

Leur monde court à notre perte dans un désordre fantastique, ils ont inventé un « progrès » qui dépasse l'homme et, sourds à ceux qui le dénonçaient, ils ont inventé une course où chacun, pour se sauver, agrippe, déchire et épuise nos corps et nos esprits. Ils nous ont divisés en catégories, ils nous ont vidés de nous-mêmes, et nous ont rejetés dans le courant, crevés. Nous sommes aliénés. Mais nous avons un espoir, nous avons pris conscience de ce qui nous arrivait.

Cet espoir, nos aînés le perdirent sitôt la fièvre et la foule retombées. La politique et la poésie étaient « dans la rue » parce que la philosophie était dans leurs ventres. Une fois la rue pacifiée, les ventres changèrent d'enthousiasme. On transmit encore quelques flambées aux plus chanceux d'entre nous, mais davantage rhétoriques que philosophiques : le gros des troupes pensantes fut vite dispersé par une ribambelle de nouveaux maîtres à penser.

Faire de Mai un concept

Il a fallu des décennies de désinformation et de ventriloquie pour dévoyer Mai-68. Pour faire croire à une révolution exclusivement culturelle ou politique, quand il s'agissait avant tout de *philosophie*. Pour y voir l'origine des maux du néo-capitalisme quand il s'agissait précisément de *lutter contre* « le système », l'aliénation et l'exploitation, intimes et sociales. Pour y déceler un nihilisme ou un relativisme militants, quand il s'agissait au contraire d'instaurer des *valeurs* nouvelles et de créer des rapports sociaux inédits. De réinterprétations fallacieuses en mea-culpa obscènes, s'est finalement imposé l'avis que Mai-68 serait une maladie hon-

teuse, un héritage à honnir et à évacuer sur-le-champ. Pour ma génération, le syndrome du « meilleur antérieur » trouvait alors son exutoire, passant du regret d'un non-vécu à la risée envers leurs géniteurs, du marasme aux sarcasmes.

Pour que ceux qui n'y étaient pas comprennent en quoi Mai les concerne, mais aussi pour que les « soixante-huitards » cessent une fois pour toutes de « soixante-huiter », nous devons enquêter, en suivant un parcours en trois temps.

La nature du mouvement sera tout d'abord interrogée à travers l'œuvre d'un philosophe qui contribua à donner au Mai français son originalité – et qui, pour cela, sera banni des dictionnaires de philosophes et des commémorations officielles. Cette longue étude présente un double intérêt. D'une part, celui de présenter Mai sous une lumière totalement inédite, et peut-être plus éclairante que les flashbacks sociohistoriques qui en aplatissent l'effet de surprise et l'affect philosophique si particulier. D'autre part, nous commencerons à réélaborer le statut de la philosophie grâce à Mai. Philosophie qui refuse de laisser la société, la ville, la vie quotidienne, les émotions – bref, tout ce qui constitue concrètement le monde humain – entre les mains des psys et des sociologues, qui, depuis 1968, l'ont tuée. Cette réélaboration se poursuivra dans notre troisième temps (« Le clash désobéissant ») et dans l'épilogue.

Nous envisagerons ensuite l'existence de Mai ; le fil des événements, jour après jour, question après question. Les lecteurs peuvent d'ailleurs lire d'entrée de jeu ce « Journal perplexe » s'ils souhaitent se rafraîchir la mémoire.

Enfin, nous nous interrogerons sur la valeur de l'héritage de Mai. Que nous enseigne l'insurrection contre une société sans dialogue ? Quelle arme nous donne-t-elle contre le principe d'autorité ? Comment comprendre le symbole fort que constitue

Le meilleur antérieur

le refus de la lutte armée? Quels liens Mai révèle-t-il entre la démocratie et la pensée critique? L'amour et la philosophie? Cette dernière articulation de notre enquête en condensera l'enjeu: cesser de se faire son Mai, une thèse de plus, énième arrangement personnel avec l'histoire; mais plutôt faire de Mai un concept. Tant que la philosophie n'y parviendra pas, Mai restera un mystère.

Face à un mystère, toutes les explications se valent, égales en parti pris; des interprètes de tous poils excellent à ramener l'incompréhensible dans leur champ de compréhension, quitte à extrapoler, minimiser, travestir. Mais si l'on cessait, le temps d'un livre, de vouloir «comprendre» Mai? Si l'on prenait cette crise étrange non comme des images d'archives à interpréter, mais comme une drogue à s'injecter pour en éprouver les effets? Ou comme un système philosophique «grandeur nature», capable de nous faire accéder à une autre expérience du monde et de nous-mêmes?

Un mystère, c'est de l'opaque qui doit s'élucider; un concept, c'est un organe de discernement critique, un enzyme clarificateur. Tout concept sonde un mystère; tout point d'interrogation attise de nouvelles définitions pour qu'on explore l'inconnu qu'il promet. Voilà pourquoi le mystère Mai-68 a besoin du concept Mai-68 pour être enfin percé. Voilà pourquoi il revient au philosophe – créateur de concepts – de s'atteler à cette tâche, et non à l'historien, serait-il historien de la philosophie, détaillant de doctrines. Et si le concept recèle une fécondité contagieuse, s'il devient substance subversive, s'il bouleverse des vies, prolifère de corps en corps, stupéfie la politique et l'histoire, il cesse d'être concept pour devenir *idée*. Et si Mai-68 était l'idée la plus séminale et la plus sous-évaluée de ces quarante dernières années?

Voilà le genre de question que l'on se pose si on *lit* Mai avec un doigt dans chaque oreille pour ne plus se laisser impres-

Mai 68

sionner ni par le «ressenti» des «soixante-huitards», ni par les aboiements des roquets qui leur courent aux basques.

Oui, nous devons en finir avec *leur* mai 1968 – leur gouffre ou leur horizon indépassables. Nous devons l'intégrer en le transformant en concept («Mai» avec majuscule), afin qu'il devienne *notre* problème, *notre* idée. Afin qu'il fasse pour nous aussi événement, et que nous le dépassions à *leur place*, puisqu'eux ne le veulent pas, décidément. Ils sont les rescapés. Et, comme tous les rescapés, ils gardent en eux trop d'éblouissement ou d'étourdissement pour voir plus loin que leurs intérêts immédiats, trop de trauma ou de vertige pour assimiler ce qu'il s'est passé. Nous sommes la *relève*. À nous de les aider à se souvenir, à se res-saisir, et à s'oublier.

Le meilleur antérieur

Références bibliographiques

- Arkoun (Mohammed), *Essais sur la pensée islamique*, Maisonneuve et Larose, 1973, p. 315.
- Baudrillard (Jean), *Cool memories II (1987-1990)*, Galilée, 1990, p. 59.
- Castells (Manuel), *le Courrier international*, n° 895, 20/12/2007, p. 45.
- Farge (Arlette), *Quel bruit ferons-nous ?* (entretiens avec Jean-Christophe Marti), Les Prairies Ordinaires, 2005, pp. 70-71.
- Guaino (Henri), émission radiophonique *Répliques* (France Culture, 22/12/2007).
- Lasch (Christopher), *les Femmes et la vie ordinaire*, Climats, 2006, p. 249.
- Le Corbusier, *les Voyages d'Allemagne. Carnets*, Electa/Fondation Le Corbusier, 1994, Carnet 2, p. 63.
- Pansaers (Clément), *le Pan-pan au cul du nu nègre*, Allia, 2005, p. 23.
- Wagner (Meta), *le Courrier international*, n° 895, 20/12/2007, p. 62.